

Dollard, le 4 septembre 1955

Mon cher Marcel,

Comme la fin de tes vacances approche, je t'adresse cette lettre, ainsi que j'ai fait pour celle d'avant-hier — à Québec. Le beau temps, merveilleusement clair, persiste; cela semble presque un miracle. Il n'y a pas eu une goutte de pluie durant les douze jours que j'ai passés ici. Les fermiers ont déjà rentré une moitié environ de leurs céréales. Hier après-midi, Julia m'a conduite chez le fils d'Herbert, Maurice. Son ranch est à une quinzaine de milles dans les collines Cypress. Quelle aventure pour arriver chez ces gens! Ce fut presque aussi compliqué que pour atteindre la Petite-Poule-d'eau. Au lieu d'eau vive à traverser, c'était à tout instant des barrières à ouvrir, les unes fort compliquées, quatre en tout. Mais le voyage valait bien cette peine. Une belle sauvagerie parsemée de touffes de sauge odorante, des troupeaux paissant dans la plus pure tranquillité. Nous avons atteint la maison, si seule, si loin de tout, auprès d'un petit creek. La jeune femme de Maurice, une Suissesse, je crois, [est] fort charmante. Leur fils Frantz est un beau et aimable petit garçon de 14 ans qui aide considérablement son père. Lui et sa soeur font six milles à cheval, par champs et par monts, pour venir à l'école de Dollard. Leur vie est dure, certainement, leur isolement presque tragique, et pourtant, dans leur vieille petite maison en rondins, ils m'ont paru plus heureux que ne le sont la plupart des gens. Ils nous ont régalié de bon café, de brioches et [d']excellentes pâtisseries, puis Julia et moi avons repris la piste frayant son cours capricieux dans l'herbe haute. Je pense que j'ai fait un plaisir immense à ces gens en allant les voir — et je suis reconnaissante à Julia, qui n'est plus jeune, qui n'a plus une très bonne santé, de m'avoir menée par de tels chemins. Sans doute un tel voyage la fatigue, mais elle n'en montre rien. Je découvre en elle de superbes qualités. Et que de jolies histoires de sa jeunesse passée au temps pionnier de Dollard elle me raconte tous les jours! Comme un garçon, monté sur un petit cheval des Prairies, elle parcourait alors ces espaces avec ivresse. Ce qui est beau par-dessus [tout] en elle, je crois bien, c'est d'avoir conservé jusqu'à ce jour le goût de l'aventure, et que toute aventure l'amuse. Ainsi cette promenade d'hier jusque chez les Dordu. Pour ma part, je pense que je garderai longtemps une nostalgie de leur vallée et de leur contentement.

Je te disais avant-hier que je rentrerai bientôt. J'aimerais pourtant passer encore 3 ou quatre jours ici, pour bien me reposer, car je me sens assez fatiguée, et puis peut-être, mais ce n'est pas sûr, aller passer quelques jours à Calgary, comme je suis proche au fond. À partir de maintenant garde mon courrier à la maison. Tu pourras passer à Madeleine Chassé les lettres qui demandent une réponse immédiate, s'il y en a de telles. Ouvre mon courrier et juge par toi-même. S'il y avait quelque chose d'extrêmement urgent, tu pourrais m'en aviser par télégramme ou téléphone. En tout cas, si je vais à Calgary, je te ferai savoir immédiatement où je logerai — probablement à l'hôtel Palliser du C.P.R. et ce ne sera que pour quelques jours. De là, je prendrai le train pour Montréal, évitant le trajet de Shaunavon à Moose Jaw qui est d'une lenteur

désespérante. Julia ne veut pas entendre parler de ce retour pour moi par Shaunavon, et me conduirait plutôt à Gull Lake d'où je peux prendre un des trains transcontinentaux. En tout cas, que j'aille à Calgary ou que je m'embarque immédiatement pour Montréal, je ne voyagerai maintenant que sur une des grandes lignes; les trains locaux sont vraiment trop lents.

Cette après-midi, dimanche, nous ferons ensemble une petite promenade en auto vers le Frenchman's Creek, paysage que l'on dit très beau.

J'espère, mon chéri, que tu ne t'ennuieras pas trop de retour chez nous, que tu n'abandonneras pas les bonnes habitudes que tu as prises pendant tes vacances. J'aimerais tant te retrouver reposé. Tâche donc d'être patient; je serai de retour assez rapidement et alors nous aurons plaisir à parler de ta province natale et de tout ce que j'ai vu. Mais comment traduire cette immensité presque douloureuse, sur laquelle le travail des hommes a eu si peu d'effets encore! Je t'embrasse de tout mon coeur, et j'ai grand' hâte de te revoir.

Gabrielle

*Ajouté en marge sur la première page:* Il n'y a rien eu encore, n'est-ce pas, de Leclercq, mon traducteur?